

Quintessence

Journal Étudiant du Département d'Études Françaises – Automne 2018



Rédacteur en Chef : Maxime Batiot

Éditrices: Haneesha Bhoyroo, Nourane Abdelshafy et Rachel Green



UNIVERSITY OF
WATERLOO

Table des matières

Étude héraldique du blason de l'université de waterloo	- 2
Poème -----	3
La genèse d'une thèse -----	4
Séquence Publicitaire -----	5
Aventure Artistique en France -----	6 - 8
ALLÔ ? BONJOUR ? OUI, J'EXISTE ! -----	9-10-11
On m'a dit que ... -----	12-13
SYFF -----	14-15
Apologie de l'écriture automatique -----	16
La vie littéraire : Une nuit théâtrale inoubliable ! ----	17-18

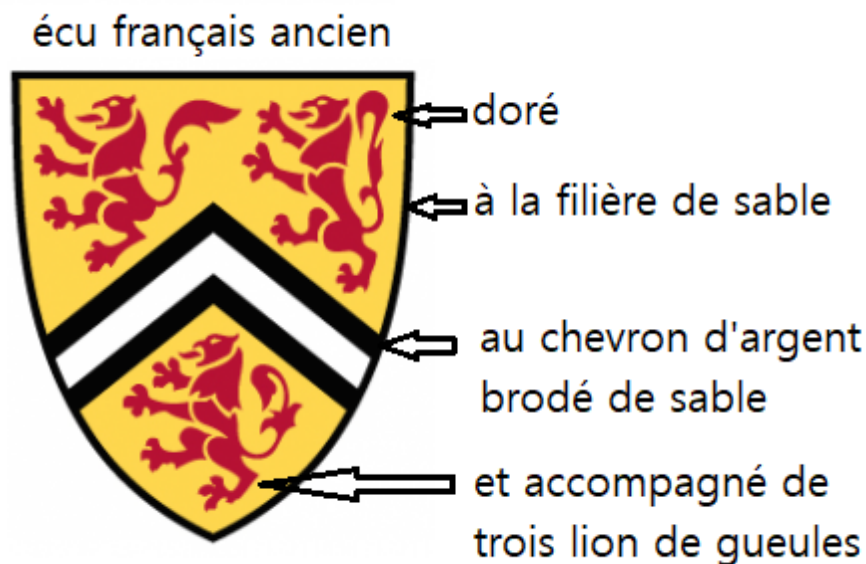
Étude héraldique du blason de l'université de Waterloo

Maxime Batiot

L'héraldique, ou science du blason, inclut l'art de blasonner, soit de décrire des armoiries.

Les armoiries sont les « marques distinctives de familles, de collectivités ou d'individus, représentées selon des règles définies, sur un écu » selon le dictionnaire Larousse.

Mon camarade Alexandre Bily et votre dévoué rédacteur se sont prêtés à l'exercice de décrire le blason de l'université, veuillez pardonner les possibles approximations :



D'après le blog *armoiries.centerblog.net*, le lion est le symbole « du courage, de la force, de la bravoure, la sagesse, la souveraineté », la couleur argent de « la sagesse et la richesse », l'or « l'audace et la supériorité », la couleur de gueules (rouge) « est associée à l'amour et c'est l'attribut des chevaliers », enfin, la couleur sable « symbolise la tristesse et l'humilité ».

Voilà qui en dit long sur le caractère de notre université !

Maxime Batiot-Étudiant au programme de maîtrise

Poème *Je n'ai pas peur, en vérité*

Haneesha Bhoyroo

Je n'ai pas peur en vérité,
Même si je sens mon cœur serré
Au feu brûlant de mes pensées
Arrachant mon âme cette été,

Tant vos yeux, à jamais qui brûlent,
Piègent mon âme dans votre cellule,
Mon cœur complètement fondu
De vous aimer ce qui me tue ;

Je tremble et je meurs
Votre amour est comme une tumeur
Quand je m'approche de vous
Votre sourire me rend fou

Ma vie brûle comme un cigare.
Et qu'il vous devrait qu'un regard,
Pour mettre fin à ma souffrance
Et détruire nos différences.

De plus, je dois vous avouer,
Notre distance augmente mon amour
Mais je sais que je vais échouer,
Car mon cœur bat comme un tambour,

Plongé dans cette douleur suprême
Qui me rappelle votre peau crème
Je me dis encore et toujours,
Que je vous aime mon amour !

Pastiche du poème : *J'ai presque peur, en vérité* de Paul Verlaine

Par Haneesha Bhoyroo-
Étudiante au programme de maîtrise



La genèse d'une thèse

Rachel Green

Sous-sections et sens sous-entendus : penser la poupée russe comme l'image de l'analyse littéraire



Photo prise par : Rachel Green

Comment représenter visuellement le travail réalisé dans les arts littéraires ?

Géométrisons la recherche littéraire et la rédaction : une idée prend forme, puis se déforme par un étirage horizontal qui approfondit celle-ci sous un angle nouveau. Ensuite, un retour après ce détour à la logique verticale ; une suite d'idées concentriquement arrangées sert à avancer le sujet posé, à l'instar d'une poupée russe.

Séquence Publicitaire

LES LINGUISTES LES DÉTESTENT ! DECOUVREZ COMMENT DES ÉTUDIANTS ENRICHISSENT LEURS ÉCRITS GRÂCE À UNE MÉTHODE RÉVOLUTIONNAIRE !



-Besoin d'un dépannage linguistique ?

-En manque d'une petite explication grammaticale ?

-Vous n'arrivez pas à mettre votre pensée en ordre ?

Ne cherchez plus !

Le CAR est fait pour vous !

Au CAR vous trouverez une équipe jeune et dynamique d'étudiants francophones et francophiles qui se feront une joie de rendre enfin justice à vos idées !

Aventure Artistique en France

À l'époque, je ne savais pas que ce n'était que le début. Je venais d'arriver en France pour mes études et je comptais rester huit mois, voire douze en fin de compte. J'étais toute seule pour la première fois, sans mes copines ni mes sœurs, ce qui, je croyais, allait être un peu difficile. Logée dans une résidence d'étudiants tout près du centre de la place, il y avait des étudiants qui venaient de partout. Avec tant de changement et de nouveauté, je m'étais dit : « Je me lance ! ». En me baladant avec l'esprit toujours aussi ouvert que le cœur, je me suis fait des amies assez rapidement, en fait, le jour même de mon arrivée. Pour faire connaissance du nouveau rassemblement et bien briser la glace dès le départ, on est sorti au bistro ce soir-là. Je ne savais pas quoi commander puisque je n'ai jamais été une grosse buveuse. J'avais connaissance du fait qu'une grande coutume en France c'est le vin rouge, sauf que le vin rouge était beaucoup trop fort pour moi. C'est aussi parce que ce vin laisse toujours trainer des tâches et des traces sur les dents, les lèvres et partout. Bref, le vin rouge ne m'intéresse toujours pas. J'ai essayé, je n'ai pas réussi et laissons l'histoire du vin rouge là. Néanmoins, ce soir-là fût ma première rencontre avec le rosé. J'étais au courant qu'on était très proches des régions les plus connues au monde pour leur production de rosé, du coup je voulais voir ce qu'il en y était. Mon verre arrivé, la couleur m'avait donné l'impression que ça allait être très sucré, mais non. Je me suis délectée de ce premier goût, le liquide doux, frais, bien sec et pas sucré du tout. Étonnée et ravie du rosé et reconnaissante d'avoir la chance d'être bien accompagnée de gens nouveaux, gentils et intéressants, je me sentais paisible et heureuse. La conversation coule et déborde de tous les côtés et les verres sont rereplis au long de la soirée. L'ambiance calme et fêtarde tout à la fois, dans un environnement toujours à

découvrir avec des langues entrelacées de manière plaisante et épatante. Dans l'embrouille joyeuse de nos discussions, j'ai tout de suite reconnu la langue anglaise qui venait de la table derrière la nôtre. Forcément, elle m'a entendu aussi et tout à coup, comme un coup de vent, la voilà à mes cotées. Elle se présente à bout de souffle et je fais pareil, aussi contente qu'elle de croiser quelqu'un de la même langue. Elle m'expliquait que dans son logement elle s'était retrouvée avec quatre russes qui ne parlaient ni le français et ni l'anglais. Elle ne se sentait pas du tout à sa place. De fait, elle se joignit à notre table et se présente aimablement à tout le monde, elle s'appelle Lucille. Elle était très bien reçue et les conversations sont reparties dans tous les sens et elle était comme un poisson dans l'eau avec notre petite assemblée.

On a commencé à se voir régulièrement après cette première rencontre. Un jour, elle m'a demandé de l'accompagner pour une rencontre qu'elle avait avec un artiste qui envisageait de l'embaucher. À ce moment, je vous demande de noter que je ne savais pas en quelle capacité elle allait être embauchée. Je ne m'étais pas posé la question, je ne sais point pourquoi. Peu importe, je l'ai accompagnée et j'ai même assisté à l'entretien en tant qu'observatrice. J'ai vite appris que la position était celle de modèle vivant pour les cours d'art que l'artiste enseignait aux adultes. L'artiste, nous allons lui donner le nom de Jeanne, était très accueillante et chaleureuse. Je me sentais à l'aise dans son studio qui avait une ambiance harmonieuse et sympathique. J'étais incluse dans l'entretien d'embauche de temps en temps et à la fin on a causé ensemble quelques minutes. Jeanne m'a posé la grande question, « est-ce que tu as déjà travaillé en tant que modèle vivant ? » Je lui ai répondu que non, mais que ça m'intéressait. Je vous avoue que je ne m'y attendais pas à cette question et j'avais aucune expérience avec ce monde alors ma réponse était honnête. De plus, mon père est artiste alors j'ai été élevée dans milieu artistique qui est un cercle plus permissif, tolérant et ouvert. Lucille et Jeanne m'ont proposé de venir observer la séance le soir même, où

Lucille allait commencer à poser pour la première fois pour cette artiste en tant de modèle vivant. Je n'ai pas hésité à m'y rendre. Je suis arrivée avec Lucille et, encore une fois, l'atmosphère du studio m'a saisie et j'étais prête à tout. Les étudiants, tous charmants, et Lucille avait du bon thé tout préparé pour les réchauffer. Des odeurs mélangées et magnifiques dont je ne pourrais vous dire ce que c'était. Tout le monde s'installe et je me cale dans ma chaise avec une vue sur l'estrade. Lucille se verse un thé et d'un coup, elle se déshabille complètement d'une manière tout à fait naturelle, comme si elle était chez elle en train de se préparer pour un bain, et elle prend la pose.

AFFAIRE À SUIVRE, LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO

ALLÔ? BONJOUR? OUI, J'EXISTE!

Dominique Louer

« À travers le Canada, toutes les communautés francophones ont à peu près disparu. Il en reste encore un peu en Ontario. Au Manitoba, je suis allée encore au mois de janvier [...], on ne parle plus français. » (Denise Bombardier sur l'émission *Tout le monde en parle*, octobre 2018).

C'est ainsi que la journaliste montréalaise Denise Bombardier a enragé les communautés francophones hors Québec. Bombardier, invitée à l'émission populaire de Radio-Canada *Tout le monde en parle*, a déclaré ces propos lors d'un échange avec l'ancien premier ministre Jean Chrétien sur la francophonie au Canada. Ces affirmations fausses ont exaspéré de nombreux individus francophones qui, comme moi, sont tannés d'entendre que nous « n'existons pas ».

Il n'est pas rare que je me retrouve dans une situation où il faut que je défende mon statut en tant que francophone. Il y a de nombreux moments où je sors de ma communauté et les personnes questionnent si je suis « vraiment francophone ». Il y a premièrement la question d'où je viens, la communauté de Saint-Boniface au Manitoba. Oui, on parle français au Manitoba. On parle français en Saskatchewan. On parle français en Ontario, en Alberta, au Nouveau-Brunswick, en Colombie-Britannique, et dans toutes les provinces et territoires. Non, le Québec n'est pas le seul endroit au Canada où les gens sont nés et vivent en français. Il est certainement l'endroit où le français est majoritaire, je ne le conteste pas, mais il existe d'innombrables communautés francophones hors Québec. La deuxième circonstance qui mène aux doutes concernant ma francophonie est celle de l'accent. Ah oui, ce fameux accent déconcertant... Les français pensent que je suis québécoise tandis que, pour les québécois, je suis sans doute une anglophone. Je

pourrais parler du phénomène de l'accent tout au long de cet article, mais malheureusement je n'ai pas l'espace pour le faire donc je vais garder les choses simples : je parle aussi l'anglais. Et oui, malgré tout, l'anglais est la langue dominante dans la société où je vis – elle a une influence énorme sur la manière dont je parle. Par contre, cela ne veut pas dire qu'il faut effacer mon statut de francophone. C'est très insultant de se faire qualifier d'« anglophone » lorsqu'on parle français depuis la naissance. L'accent n'indique pas le niveau de maîtrise d'une langue, purement et simplement.

Il est clair que Mme Bombardier n'est pas au courant de la francophonie hors Québec. Si un jour j'avais le plaisir de faire sa connaissance dans ma communauté, je lui dirais un gros «bonjour !». Je l'inviterais chez moi, chez mes voisins, chez mes amis, où la langue parlée dans la maison est le français. Je lui montrerais mon école où j'ai fait mes études en français de la maternelle jusqu'à la douzième année et l'université francophone que fréquentent mes amis. On sortirait prendre un café ou manger dans un restaurant où on serait servi en français. Après, on pourrait aller dans des magasins, à la bibliothèque, au musée, au théâtre, où on verrait d'autres individus comme nous qui parlent français. À la fin de la journée, je lui demanderais : « Alors, est-ce que vous croyez encore qu'on a disparu ? »



Image: Marc Keelan-Bisho



Stéphanie Chouinard @DrSChouinard · Oct 22

Mme @DeniseBombardi3,

Il y a 1000000 francos hors Qc - autant qu'il y a d'anglos au Qc. 1000000 à se battre au quotidien pour la survie du français - dans des conditions plus difficiles qu'au Qc. Vos propos d'hier démontrent que leur lutte n'est pas finie... #TLMEP #frcan

FCFA du Canada @fcfacanada

"À travers le Canada, toutes les communautés francophones ont à peu près disparu. Il en reste encore un peu en Ontario. Au Manitoba j'y suis allée encore au mois de janvier (...) On ne parle plus le français." - Déclaration de @DeniseBombardi3 à #TLMEP hier. #frcan /1



Bruno Lagacé @romanitobac · Oct 22

Replying to @EtienneFG @fcfacanada and 2 others

D'après le Recensement 2016 il y a 1.1 millions de Canadiens hors Québec de langue maternelle française qui parlent le français. Ajoutez à cela 1.5 millions de francophones hors Québec qui ne sont pas de langue maternelle française pour un total de 2.6 millions.

APF apf_journaux



« De dire qu'aujourd'hui il y a de moins en moins de francophones, pour moi, c'est assez flagrant que ces gens-là n'ont pas assez d'information sur la francophonie canadienne. »

— Denis Desgagné, président-directeur général du Centre de la francophonie des Amériques

Sources: <https://www.change.org/p/le-reveil-reveiltlmeip?signed=true>

<https://twitter.com/DrSChouinard/status/1054373334060797954>

<https://twitter.com/romanitobac/status/1054431094102245376>

https://www.instagram.com/apf_journaux/

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1131278/denise-bombardier-polemique-francophonie-manitoba-saskatchewan-alberta>



7 likes

apf_journaux Bonne lecture Madame Bombardier!
#APFjournaux #tlmeip #denisebombardier #frcan #polcan #cdnpoli

On m'a dit que ...

Krysteena Gadzala

Je sais que c'est un peu cliché, mais je suis convaincue que si on m'avait dit quand j'étais jeune que j'allais faire un doctorat, je ne l'aurais jamais cru. Et encore moins si on m'avait dit que j'allais quitter le Canada pour m'installer en France pendant mes études. Et pourtant, me voici, écrivant cet article depuis mon appartement à Nantes.

En 2015, un poste de lectrice à l'Université de Nantes m'a emmenée en France. L'accord entre l'Université de Waterloo et l'université ici permet un échange à des étudiants canadiens et français depuis près de 40 ans. J'en ai profité pendant mon baccalauréat en FTS (French Teaching Specialization). Mon travail consistait à donner des cours d'anglais oral à des étudiants se spécialisant en marketing/business ou en cultures et langues, lettres et civilisations étrangères. Ce travail m'a énormément plu, d'autant plus que je travaillais au sein d'une équipe de lectrices et de lecteurs extraordinaires. Mes collègues sont devenus mes amis, ma famille choisie. Quand mon contrat a tiré à sa fin, j'ai eu l'occasion de le prolonger. Sans hésitation, c'est ce que j'ai fait. Cette deuxième année en tant que lectrice s'est bien passée. Je me suis fait de nouveaux amis, de nouveaux collègues. Mais cette fois-ci, au lieu de rentrer à la fin de mon contrat, j'ai obtenu un poste d'enseignante contractuelle. Et l'aventure continue !

Comme je ne m'attendais pas à avoir ce poste, je m'étais préparée à rentrer. J'avais mon billet d'avion aller simple. J'avais résilié tous mes contrats, y compris mon bail. Lorsque j'ai reçu la nouvelle que j'avais été prise, c'était la panique. Il fallait m'arranger—et rapidement—pour trouver un nouvel appartement, maintenir mes abonnements, etc.

Cette première année s'est avérée un énorme défi. J'ai vécu des moments assez difficiles dans mes vies professionnelles et personnelles, mais j'ai aussi vécu des moments très forts.

L'année s'est compliquée par de constantes manifestations dites blocus illimité qui a paralysé l'année scolaire. Entre temps, mon contrat a été reconduit.

Ayant trouvé mes marques, ce semestre s'annonce plus prometteur. La thèse avance lentement mais sûrement vers un dépôt et une soutenance ; les cours se déroulent bien et sans blocage ; j'ai un groupe d'ami.e.s et de proches qui m'apporte un soutien inconditionnel. Je sais que je suis véritablement #blessed.

Un article qui s'ouvre sur un cliché doit finir de la même façon. Alors je dis ceci : je ne sais pas où je serai l'an prochain. À Nantes ? À Waterloo ? Qui sait ! Mais une chose est certaine, je ne me projette pas trop dans le futur, préférant plutôt de vivre pleinement le moment présent.

Mary Chow

Cette année marque la quatrième reprise du festival du film de Syrie, un événement annuel qui vise à promouvoir les projets cinématographiques des Syriens autour du monde à propos de la crise humanitaire qui continue dans leur pays d'origine.

Avec sa première projection ayant lieu vendredi soir, le festival a compris cinq films présentés pendant la fin de la semaine du 9 novembre jusqu'au 11 novembre. Toutes les projections se sont déroulées dans la galerie d'art d'Ontario, à Toronto. Le festival est financé par la ville de Toronto et soutenu par le conseil des arts de la ville.

Il y a quelques semaines, j'ai vu l'événement sur Facebook, grâce à la notification d'une amie qui s'y intéressait. Quelques jours avant le début du festival, un autre ami m'a convaincue de l'accompagner à l'un des films du dernier jour, le 11 novembre. Après avoir déjeuné dans un restaurant de ramen près de la galerie, nous sommes entrés à Jackman Hall pour trouver nos places dans une salle moyenne qui était toujours presque vide au moment de notre arrivée. Les autres participants commençaient à arriver et un mélange d'anglais et d'arabe remplissait lentement la salle. À 15h, un jeune homme s'est présenté pour présenter le film, commençant avec une reconnaissance d'appartenance à la terre et au jour de Souvenir et terminant avec un souhait : que le film nous inspirerait à réfléchir à la Syrie et à ne pas laisser disparaître les réfugiés de nos pensées.

Réalisé par Ziad Kalthoum, « Le Goût du ciment » (ang : « Taste of Cement ») suit un groupe de réfugiés syriens qui travaillent comme ouvriers du bâtiment à Beirut. Loin de leurs familles, ces hommes construisent un gratte-ciel en travaillant 12 heures (ou plus) par jour. La nuit ils dorment

dans le sous-sol du même bâtiment, où ils suivent les nouvelles de leur propre pays sur les écrans de leurs téléphones. Il n'y a presque rien d'autre à faire, car le gouvernement libanais impose un couvre-feu aux réfugiés qui commence à 19h. Peu à peu, les images et les sons de la destruction s'entrelacent avec ceux de la construction lorsque le film révèle le monde en guerre que ces hommes ont échangé pour une vie en exil.

Après le film, les gens sont sortis presque en silence. En chemin vers le métro, mon ami et moi avons brisé ce silence avec un « Qu'en penses-tu ? » qui semblait trop banal en comparaison à ce que nous venions de voir. Pourtant, c'était la bonne question à poser à ce moment. Je n'ose pas dire que la conversation a été très longue ou que nous avons échangé des points originaux ou judicieux. Mais pendant quelques instants, marchant contre le vent avec nos mains dans les poches, nous avons réfléchi à ces hommes.

Apologie de l'écriture automatique

Maxime Batiot

Lors d'une conférence avec la metteuse en scène Anne Sophie Rouleau, que j'ai suivie en cours de théâtre québécois donné par la professeure Nicole Nolette il y a quelques semaines, cette première a parlé d'un procédé astucieux auquel l'auteur du texte qu'elle adaptait, Mathieu Arsenault recourait pour palier sa frustration lorsqu'il entreprenait d'écrire. En effet, ce dernier aurait déclaré user de l'écriture automatique (qui consiste simplement à écrire sans s'arrêter tout ce qui vient à l'esprit de ce que j'ai pu comprendre) afin de se libérer des démons du perfectionnisme et de la procrastination quand est venu le temps de coucher ses idées sur papier. Je ne pense pas trop m'avancer en supposant que ce sont là les maux du siècle et que beaucoup de nos chers lecteurs, en particulier les plus jeunes, en souffrent. Quoiqu'il en soit, je me suis senti particulièrement concerné par le problème d'être incapable d'écrire sans me mettre une pression considérable et d'être de fait incapable de produire un écrit original dans un délai raisonnable sans m'infliger moult tourments inutiles. L'expérience n'étant pas bien chère je l'ai tentée et j'en suis rapidement arrivé à compter 2500 mots sur mon fichier Word-dont je remercie chaleureusement l'université de m'avoir fait le cadeau soit dit en passant. Alors certes, à écrire comme ça vient tout ce qui nous passe par la tête on ne produit pas de la grande littérature mais je pense que l'entreprise peut avoir des vertus thérapeutiques extraordinaires. Quelle joie de se libérer, ne serait-ce que pour quelques instants bénis, du poids de ses pensées et du fardeau de ses exigences démesurées ! Quel bonheur pour une fois, d'arriver à écrire pour soi et non sous la pression du devoir basement scolaire ou la volonté de s'adresser à quiconque ! Je poursuivrai volontiers l'expérience pour voir vers quels horizons créatifs celle-ci peut me porter et j'invite qui peine à écrire à en faire de même.

Littérairement vôtre, Maxime

La vie littéraire : Une nuit théâtrale inoubliable !

Jacob Murray

Un homme. Un microphone. Une scène dans un cabaret mal éclairé.

Lorsque le spectacle, *La Vie littéraire* se déroule dans une salle modeste, le 21 septembre 2018 à Jonquière, l'impression que celle-ci n'a rien d'ordinaire. La pièce en un acte avec un homme, le comédien Mathieu Arsenault anime la question qui domine l'enseignement des arts et des sciences humaines : qui sommes-nous en tant que peuple et pourquoi restons-nous en vie ?

En réfléchissant à ce que l'on pourrait qualifier de contrainte de l'humanité pour la connexion par le biais des médias sociaux, de l'amour, des relations et du pouvoir, Arsenault a engagé son public dans un dialogue intellectuel sur la manière dont nous traversons le monde. En discutant de la littérature, de l'amour, de la technologie et des relations interpersonnelles, Arsenault a laissé entendre que le désir de trouver une raison d'être est inhérent à notre humanité : être vu, se définir et trouver l'extraordinaire parmi le quotidien. Nous lisons, et nous écrivons pour donner une raison à nos expériences, il plaide, pour donner un langage à l'inexprimable et nous engager avec ce qui semble être abstrait et temporaire. Poser et répondre à ses propres questions, a-t-il soutenu, est une initiative louable et nécessaire, mais, pour que cela reste insaisissable pour l'art vivant, nous devons lire pour lire ; et écrire pour écrire et se perdre dans un autre type de « réel » qui ne peut pas être décrit en mots.

Homme de nombreuses contradictions, Arsenault revient sur cette question en suggérant que la littérature et les arts ne suffisent pas à combler le vide de la connexion humaine. Au lieu de cela, il attire l'attention sur la relation symbiotique entre le « réel » proposé dans la littérature et le « réel » dans lequel nous vivons dans notre vie quotidienne. À cette fin, je vois son argument selon

lequel se séparer des réalités d'un monde postmoderne et se résigner à un auteur et sa perspective limitée est insuffisante ; mais se soustraire entièrement au « réel » proposé dans la littérature et le théâtre est un gaspillage de son talent et de sa vie.

La beauté du spectacle d'Arsenault réside dans sa simplicité : un homme en jeans et un t-shirt noir dans un cabaret sombre, derrière une porte brune ordinaire, par une nuit pluvieuse dans une petite ville de Québec. Comique, poignant, et émotionnellement cru, la performance captivante d'Arsenault m'a fait penser à ce que signifie être un étudiant en échange au Québec, et comment est-il possible de surmonter la monotonie de la vie dans le cycle de quatre mois qui semble dominer le calendrier universitaire. Bien que je sois certain que Arsenault n'a pas eu l'intention d'utiliser sa plate-forme en tant que groupe d'entraide ou de critiquer les mesures nécessaires pour atteindre la grandeur, néanmoins sa performance laisse une impression inoubliable.

Jacob Murray-Étudiant du premier cycle à l'échange à UQAC